



**HAL**  
open science

# Jour, abécédaire de l'histoire culturelle, Pour Pascal Ory

Philippe Gumplowicz

► **To cite this version:**

Philippe Gumplowicz. Jour, abécédaire de l'histoire culturelle, Pour Pascal Ory. Bulletin de l'Association pour le Développement de l'Histoire Culturelle, 2021, 20. hal-04480475

**HAL Id: hal-04480475**

**<https://hal.science/hal-04480475>**

Submitted on 13 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Jouir

### 1.

La chaleur nous avait saisis, sitôt franchie la porte de la chapelle Cornaro de Santa Maria della Vittoria. Nous n'étions sans doute pas les seuls Français présents à Rome en cet été, mais nous nous étions reconnus sans même nous dire un mot parmi la foule des visiteurs de l'église. Le mélange de désinvolture et d'empressement, la chevelure aux boucles vagabondes, le sourire indulgent et désabusé signalaient l'universitaire français. Arrivés devant cette Sainte-Thérèse alanguie sous la flèche de l'ange qui s'apprêtait à lui transpercer le flanc, j'avais engagé la conversation. « Une extase ? Un orgasme plutôt. La sainte est prise par la vague, elle jouit – Je vous l'accorde, laissa-t-elle tomber. Elle jouit. De tout ce qui lui arrive. » Nous appartenions, lui et moi, à la génération qui avait été bousculée par les mêmes disques, sidérée lors d'un même printemps par la vision des premières mini-jupes. bercés par de mêmes rengaines, nous avions rusé avec les mêmes injonctions et partagé, j'en aurais fait le pari, le goût de certaines sorties de route. Dissserter sur la jouissance face à la sculpture du Bernin, *L'Extase de Sainte Thérèse*, était la manière à nous d'échanger des réflexions à l'emporte-pièces sur le plaisir, le bonheur et autres fariboles.

La publication qui fit suite au séminaire XX de Jacques Lacan consacré à la jouissance fut une sorte d'événement. Une frange de la génération 68 se précipita sur ce livre, l'acheta, le vola, le parcourut. Reproduite sur la jaquette du livre, *L'Extase de Sainte Thérèse* en illustre le thème. Cette reproduction rendit plus pressante encore mon besoin de me le procurer. J'avais tout à apprendre, de l'art, de l'histoire, et bien entendu de la jouissance, le mot faisait alors fureur. Mon enfance s'était déroulée sans que les mots Bernin, Sainte Thérèse, ni même Rome ou Italie, n'aient été, j'en jurerais, prononcés une seule fois par mes parents. Lacan s'adressait aux auditeurs de son séminaire, ex-gauchistes pour la plupart avant qu'ils n'entrent en chambre de dégrisement de la psychanalyse, par la bande : « Pour Sainte-Thérèse [...] vous n'avez qu'à aller regarder dans une certaine église de Rome, la statue du Bernin pour comprendre tout de suite. Enfin quoi, qu'elle jouit, ça ne fait pas de doute. Et de quoi jouit-elle ? Il est clair que le témoignage essentiel de la mystique c'est justement de dire ça : qu'ils l'éprouvent mais qu'ils n'en savent rien. »<sup>1</sup>

Cinquante ans après Lacan, Pascal Ory publie en 2017 *Jouir comme une sainte et autres voluptés*. « Une resucée », me suis-je dit, égrillard un jour, égrillard toujours. Dans ce livre où il revient sur lui-même, sur sa famille, je lis que son enfance fut illuminée par un « père gourmand de tout et amoureux de l'amour [...] et une mère plutôt croyante qui le rêvait

---

<sup>1</sup> Jacques Lacan, *Encore (1972-1972), Le Séminaire, Livre XX, Le Seuil, 1976*. Trois siècles auparavant, un futur Président au parlement de Dijon, de passage dans cette même église romaine, avait livré une remarque similaire. « Si c'est ici l'amour divin, je le connais, on en voit ici-bas maintes copies d'après nature ».

« d'allure sérieuse, toujours à lire et à écrire »<sup>2</sup>. De quoi le prédisposer à apprécier la beauté d'église et à la dépasser. Après Lacan, après ce parlementaire dijonnais de passage dans cette rue de la Victoire à Rome, il y a plus de trois siècles (« Si c'est ici l'amour divin, je le connais, on en voit ici-bas maintes copies d'après nature »), à son tour, il s'interroge : telle que Le Bernin la représenta, Thérèse a-t-elle jouit sous la flèche chafouine de l'ange ou est-ce l'effet du souffle divin qui la rendit extatique ? Orgasme ou extase ? Influence de Thérèse de Lisieux ? Il choisit tout : « Où sommes-nous là-dedans ? Nous sommes plus bas, les uns debout, les autres agenouillés. Les uns croyants, car nous sommes dans un temple, les autres incroyants, car nous sommes dans une chambre. Mais tous des fidèles, car il n'est question ici que de religion. Religion du dieu, religion de l'art, religion du sexe. Et parmi ces fidèles, il y a moi »<sup>3</sup>. Plus qu'un *divertimento* isolé au milieu de tant d'ouvrages canoniques d'histoire culturelle, *Jouir comme une sainte* fourmille ainsi d'aveux, d'auto-déchiffrements. Une resucée, vraiment ? J'ai changé d'avis sur ce livre (se méfier des petits livres). En faisant de l'extase de Thérèse d'Avila un test de Rorschach sexy, notre historien avait esquissé une « éro(s) histoire », une « érotobiographie » et inauguré par là-même un genre d'autobiographie intellectuelle assez culotée.

## Jouir 2.

Au café, je lui confiais que c'était sa phrase « jouir de tout ce qui lui arrive », qui m'avait harponné. Il faisait une chaleur à crever, mais la vision de la sainte alanguie restait sous nos paupières. Parce qu'il avait pu saisir la béatitude d'une sainte et y avoir conjoint cette jouissance, la seule adresse accessible de l'éternité pour nous autres humains, l'art du Bernin nous rappelait ces moments où une représentation théâtrale nous avait fait entrer dans la grâce, une nuit à Avignon, pour l'un, un soir aux Bouffes-du-Nord, pour l'autre. Une œuvre d'art géniale, quand la minutie du détail rencontre la vision la plus infinie, vous donne une petite idée d'une ouverture vers ce que l'on a du mal à nommer, une sorte d'au-delà poétique auquel, si on a de la chance, on accède fugitivement par l'état amoureux. Des traditions desservies par le mot de religion qu'on leur accole, sont susceptibles de rendre ce service, elles le font par une ascension en général éprouvante tandis que des techniques de développement personnel nous en proposent une version light et raccourcie. Mais qui ferait la fine bouche devant une proposition d'une personnalité remaniée, d'une relation aux autres facile, solide, gagnante, légère ? Cette sculpture s'adresse au fidèle en nous, art, dieu, amour humain, reprit mon interlocuteur. Je me sentais stupide d'avoir amorcé notre échange avec une réflexion d'universitaire à-qui-on-ne-l'a-fait-pas. Ah, l'orgasme ! Du sûr, du connu. Lui, il ouvrait le compas sur une conjonction d'enthousiasmes dont chacun était à même de mobiliser l'entièreté d'une vie humaine, si tant est que l'on se montrât capable d'aimer sans mesure, d'annihiler son moi et d'avoir du talent. Une

---

<sup>2</sup> Pascal Ory, *Jouir comme une sainte et autres voluptés, traits et portraits*, Mercure de France, 2017, p. 11.

<sup>3</sup> Pascal Ory, *Jouir comme une sainte et autres voluptés, traits et portraits*, Mercure de France, 2017, p. 11.

paille ! Mon interlocuteur sautillait entre ces trois mystiques, la personnalité de la Sainte (il évitait le trivial Thérèse d'Avila et le révérenciel Sainte-Thérèse) le rendaient disert. « La haute spiritualité de Thérèse n'aurait pas suffi à lui valoir la sainteté, diagnostiqua-t-il. Son dynamisme entrepreneurial lui a fait décrocher la timbale. » Thérèse, fondatrice de trente-deux monastères qu'elle avait soumis à son obédience, une Colbert de l'âme, selon Huysmans, extatique sous la flèche de l'ange, léchée de plaisir par la souffrance, allumait des flammèches dans son regard. Était-il possible d'entrouvrir ses yeux sur le très haut comme sur l'en-dedans ?

Jacques Lacan tient séminaire tous les mardis entre 1972 et 1975, à l'heure du déjeuner, indifférent à la pause méridienne. Trois années consacrées à la jouissance, le thème aborde le continent noir de la jouissance féminine. Le séminaire s'appelle *Encore*. Même titre pour le livre qui en livrera quelques années plus tard la substance<sup>4</sup>. « Encore ! ». « En corps » ; le jeu de mot arrive dans le livre dès la page 4. De ce séminaire, il reste des phrases mantra, du Lacan tel que ses fans le parlaient dans les années soixante-dix. Une gangue dans laquelle on trouve des perles. « Encore » c'est le nom propre de cette faille d'où dans l'Autre part la demande d'amour. » ; « La jouissance, c'est ce qui ne sert à rien » ; « le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre » ; « L'amour demande l'amour. Il ne cesse pas de le demander. » Lacan pointe l'insatiable demande l'amour qui consume un membre du couple sans que l'autre n'ait envie ou ne soit en possibilité de le combler. Mais Thérèse, où la situer, dans sa relation d'amour avec le ciel ? « On ne sent plus rien, écrit-elle, on ne fait que jouir, sans comprendre ce dont on jouit ».<sup>5</sup> Son « encore » ! « Ses « avant-bras écartés », ses « mains raides » ? Des symptômes réductibles à une observation de carabin narquois, fût-il psychanalyste ?

Si c'est une découverte, elle remonte au début du XX<sup>e</sup> siècle. La sexualité y joue un rôle central. Cette personnalité qui se forge à travers des relations objectales, on appelait ça autrefois l'amour, Freud (*Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905) l'observe, et en scientifique s'il vous plaît, il la décrit dans un processus qui commence par des plaisirs partiels et se conclue dans le génital. Cela, ça se discute. Mais ce qu'il établit de manière pérenne, c'est le lien entre le plaisir et l'épanouissement personnel. Ouverture du ban : désir, sexualité, jouissance, cette nébuleuse est appelée à prendre différents sens au long du siècle mais dans nos têtes modernes, c'est devenu parole d'évangile : pas d'épanouissement de l'être sans assomption de son désir. Jouir, donc. À rebours des deuils, de l'ombre de mort qui pèse sur les survivants de la Grande Guerre, jouir devient un horizon, un objectif, une thérapie surtout pour les femmes « intensément intellectuelles, accablées et nerveusement usées par l'activité mentale » (D.H. Lawrence, *Women in love*, 1927). Émergence d'une « prédication de la jouissance »<sup>6</sup>, ça en devient un cluster dont Paul Claudel constate les premiers effets en 1925 dans son

---

<sup>4</sup> Jacques Lacan, *Encore, Séminaire XX*, Éditions Le Seuil, 1975.

<sup>5</sup> Thérèse d'Avila, *Vie*, 18 :1, citée par Julia Kristeva, *Thérèse mon amour*, Fayard 2008, p. 268.

<sup>6</sup> Michel Foucault, *La volonté de savoir*, Gallimard, 1976, p. 15.

*Journal* : « Préoccupation presque exclusive de toute la littérature française d'imagination de l'amour et de l'amour sexuel [...] quelque chose d'analogue au culte des organes sexuels chez les primitifs ». <sup>7</sup>

Et puis, ça s'accélère à la fin des années vingt, avec une focalisation sur le génital, c'est l'évidence même, tout y conflue, tout s'y joue. La jouissance sexuelle sert la cause de la révolution prolétarienne (Wilhelm Reich, *La Fonction de l'orgasme*, 1927), elle aiguillonne les cartes brouillées de la transgression et du religieux (Georges Bataille, *Histoire de l'œil*, 1928). Cela imprime tant et tant les cerveaux d'une certaine partie de la population que la princesse et psychanalyste Marie Bonaparte recherche obstinément la jouissance sa vie durant (merci Jean Lebrun, *Intelligence service*, France Inter). Il suffit de jeter un œil sur les livres publiés au tournant des années trente. L'amour fou des surréalistes. *L'amant de Lady Chatterley*, de D.H. Lawrence, en 1928. Anaïs Nin commence à tenir son journal en 1931, l'année où Henry Miller se lance dans *Tropique du Cancer*. Jouir : un viatique, le principe émancipateur au-dessus de tous les autres. Après le délire amoureux platonicien, la voie étroite de l'obéissance religieuse, la promesse de bonheur des Lumières, c'est au tour de la jouissance d'offrir le salut. Et la connaissance, la réconciliation du sensible et de l'intelligence, quand elle se métamorphose en amour, avec *L'amour et l'Occident* de Denis de Rougemont, 1939, succès de librairie maintes fois réédité. voire la sagesse Avec en sus, la guérison des névroses. Comme quoi, entre jouir par le ciel ou jouir par le corps, même si cela prenait les apparences d'une lutte à mort, dans un dilemme résumé par un autre Pascal : « Laisser agir la concupiscence [ou] retenir le scrupule » (Pascal, *Pensées*, 395), il s'agissait plus sûrement d'un transfert culturel.

Le soutènement sexuel des années trente a été mystérieusement peu étudié, a-t-il même été perçu ? Il n'y avait pas que la littérature. Avec les danses modernes apparues à l'issue de la Grande Guerre, les corps se frottent, les corps gigotent. On se trémousse comme jamais auparavant, les comportements se sexualisent. Les bordels, les allusions coquines ne suffisent plus, l'attirance sexuelle s'externalise. Un certain Nicolas Ségur écrit dans un journal de l'époque : « Dieu a voulu que ce soit à la chair des femmes que l'on doive s'adresser si on veut qu'elles nous écoutent ». La presse des années trente ne se limite pas aux invectives politiques, aux échos parlementaires, aux défilés de mode et aux arts ménagers. Les articles sur le nudisme, les dessins coquins, les demoiselles un peu dénudées bourgeonnent le long des pages. Sans compter les fêlés, comme le docteur Voronoff qui veut redonner vigueur aux pénis défailants par une greffe de couilles de grands singes tandis que Krafft-Ebing ou Havelock Ellis grappillent des informations sexuelles au fond de leur cornue, en tirent de volumineux traités et inventent une discipline aussi nouvelle que douteuse, la sexologie.

### **Jouir 3.**

---

<sup>7</sup> Paul Claudel, *Journal*, janvier-février 1925. Cité par Jacques Julliard, *Carnets inédits ; 1987-2020*, Bouquins, Laffont, p. 292.

Il n'y avait plus que nous sur la terrasse. On avait continué à s'interroger sur la conjonction entre le dieu, l'art, et l'amour. Sur leur disjonction aussi, qu'il goûtait en esthète, tandis que je lui répétais que je voyais en chacun d'eux, un absolu exclusif des deux autres. Lui, il se méfiait de l'enfouissement qu'il assimilait à un fanatisme. Il préférait la gambade, l'affut, la capture, la saisie à la volée de tout élan humain en passe d'advenir. Son intelligence virevoltante, ouverte, tolérante, hédoniste devait beaucoup au métier de son père, le journalisme, me confia-t-il. Invité à donner son opinion sur l'œuvre du Bernin, nul doute que celui-ci aurait rejoint les *pro-or* (pro orgasme) plutôt que les *pro-ex* (pro extase). Attentif à ne se laisser enfermer en rien, son fils incarnait le chemin de vie heureux d'un intellectuel doué. Qu'il parlât encore du dieu alors qu'il professait un athéisme à tout crin, témoignait de son intelligence virevoltante, ouverte, tolérante, cultivée, curieuse. Butinant mille fleurs, il était pour chacune d'elle un danseur d'alertes. Le soleil faiblissait, on ne se le disait pas, mais on devait être peu nombreux à se demander si un seul mot, la passion, pouvait contenir l'amour humain l'amour divin et l'amour de l'art. Notre séparation me laissa face à mes incertitudes. Le Bernin, qui s'était évertué à sublimer l'extase dans l'espace avec une percée vers le corps profane ou Bach qui faisait cela dans le temps étayaient leur art sur le dieu. Pouvait-on savourer les nuances de leur art sans ce substrat qui l'avait rendu possible ?

De retour à Paris, je tombai sur quelques pages d'un autre séminaire. Celui-ci s'étendit sur une période de plus de mille ans. Son objectif : extraire le sens du texte biblique, d'où son appellation hébraïque de *midrash*. Une de ses premières séances était consacrée à la première concupiscence répertoriée dans la Bible. Qu'avait-il bien pu se passer entre le premier homme, la première femme et celui que le texte appelait « le serpent » ? Celui-ci parlait et se tenait debout (de ceux du Paradis, il connut la déchéance la plus cruelle). Était-il un autre homme ? Un Adam transfiguré par le sexe ? En hébreu, on le décrit comme *aroum*, un mot qui signifie ruse extrême et nudité intégrale. Grand braiseur, le serpent embrouilla la femme avec des arguments spécieux. Il fit en sorte que fut enfreinte la seule interdiction qui régissait le paradis, la connaissance accélérée du bon et du mauvais. « L'amour rend savant », résume Pascal Ory. Mais cette jouissance assortie à la connaissance était un court-circuit, pas le genre de la maison-Dieu qui exigeait de ses créatures rigueur et labeur. Résultat, ils ne savaient plus où ils en étaient, leur jouissance leur fit honte, ils se cachèrent, se différenciant ainsi des animaux qui copulaient à tout bout de champ.

À refouler le jouir, vous avez rendu l'humanité malade ! « Jouir sans entraves », ce slogan mural signe son époque. Lacan et son séminaire, Deleuze et Guattari (*L'Anti-Œdipe*, 1972), Foucault, *Histoire de la sexualité*, quatre volumes (1976, 1984, 1984, 2018 posthume), un numéro de la revue *Musique en Jeu* (novembre 1972) coordonné par le psychanalyste et futur Directeur de la Musique Michel Schneider, avec cet article « Jouir », par Lucien Mélése. Julia Kristeva, *Thérèse mon amour* (2008), en fin de parcours, mais même génération. Un feu d'artifice, peut-être aussi un champ du cygne de cette nébuleuse d'amour, de désir, de sexualité que Lacan a parachevé sous le nom de jouissance. Pour dire la vérité et malgré les

années, je n’y comprends pas toujours pas grand chose à la jouissance, et là, je me tourne vers ma mère disparue, qui si elle ignorait tout des trésors des églises me disait qu’on apprend chaque jour mais qu’à la fin, on meurt bête comme une oie. Des amis psys<sup>8</sup> m’assurent que la jouissance selon Lacan dépasse la pure sexualité, qu’elle outrepassse orgasme et extase mais qu’elle ne peut se passer de Loi, de signifiant. J’ai peine à m’y retrouver dans cette marche à l’aveugle à travers le jouir mais il me semble y retrouver le rôle interprété par le serpent au jardin d’Eden. « Seul l’amour permet à la jouissance de condescendre au désir », écrit Lacan. Oh la belle phrase ! Je la retourne en tous sens. Pour un peu, elle me ferait revenir à l’émoi suscité par la statue du Bernin. Des oracles de Lacan, je n’attrape que ceci : l’Autre y occupe la place centrale. « Rien ne force personne à jouir – sauf le surmoi. Le surmoi, c’est l’impératif de la jouissance : jouis ». Le surmoi, « une formation collective charriant les mots d’ordre, les signifiants-maîtres d’une époque », me disent mes amis psys qui y ajoutent l’intime et la loi morale de Kant. C’est par l’Autre que la jouissance advient. Voir Platon et son mythe de l’androgynie. Et Lacan encore : « Cette exigence de l’Un [...] c’est de l’Autre qu’il sort. » Il en allait ainsi. Jusqu’à... ?

Est-ce encore le cas ? Je m’interroge, j’interroge l’histoire récente. Changement d’ère. Une date précise ? Impossible à préciser. Une autre génération, une autre vague. C’est arrivé dans les années 2000 peut-être même avant, dans les années quatre-vingt. L’Autre n’apporte plus la jouissance, il est celui par qui arrivent les emmerdements, les conduites inappropriées, les intrusions, les menaces potentielles ou réelles. Dans le cas le plus bénin, il est versatile, *fickle*, *flighty* et le moins que l’on puisse faire pour s’en protéger est d’installer de la distance entre lui et vous. La jouissance, combien de divisions ? Combien de colonnes ? Elle a quasiment disparu des chroniques gentiment érotiques des journaux de l’été. Sauf en des niches où elle est pratiquée par les forçats de la chair dopés aux PrEP (« le sexe, c’est comme les équations, ça devient vraiment intéressant à partir de trois inconnus »), mille petits plaisirs lui sont préférés. La jouissance comme expérience du savoir humain apparaît *vintage*, aussi vieillotte que l’expression « prendre son pied » et pire : risquée. L’accusation de harcèlement guette. Certains y croient encore, tels les deux amis de terrasse de la rue de la victoire à côté de l’église de la sainte en extase. Ils ferment le ban. Ils gardent pour eux les questions sur la nature du plaisir qui s’affiche sur les visages des interprètes de la chaconne de Bach. Pour trouver la paix, se connaître, s’éveiller, s’épanouir, pour dispenser sa bienveillance envers autrui, mieux vaut observer sa respiration, observer ses sentiments, observer ses pensées. Le développement personnel ne vise qu’à la domination de soi-même. Il est assurément bien moins sujet à mésaventures que le souci de l’autre.

Philippe Gumplowicz

---

<sup>8</sup> Ce paragraphe doit beaucoup à mes amis psys, Patrick, François, Frédéric, retrouvés après de longues années. Ils me guident dans le tournis lacanien.

